

## SUR LA ROUTE A DIX-HUIT ANS

La chaussée goudronnée ondulait sans fin, comme si elle était collée sur les vagues de la mer. Marchant sur cette route de montagne, je ressemblais à un bateau. Cette année-là, j'avais dix-huit ans et les quelques poils de duvet clair sur mon menton voltigeaient au gré du vent. C'étaient les premiers à s'être installés là, aussi les chérissais-je particulièrement. J'avais marché toute la journée sur cette route et j'avais déjà vu bien des montagnes et bien des nuages. Toutes ces montagnes et tous ces nuages me faisaient penser à des gens que je connaissais, et je les appelais par leurs sobriquets. C'est pourquoi je n'éprouvais pas la moindre fatigue malgré cette journée de marche. C'est ainsi que j'avais traversé la matinée et, maintenant, j'abordais l'épilogue de l'après-midi. Et le crépuscule montrait même le bout de son nez. Mais je n'avais pas encore mis les pieds dans une auberge.

J'avais rencontré pas mal de gens sur la route, mais aucun ne savait où elle menait et s'il y avait une auberge plus loin. On me disait chaque fois :

— Vas-y voir toi-même.

J'étais bien de cet avis, et c'était effectivement ce que j'étais en train de faire. Mais je n'avais pas encore mis les pieds dans une auberge. Il me semblait que j'aurais dû m'en préoccuper.

Quelque chose me paraissait bizarre, c'était de n'avoir rencontré qu'une seule voiture au bout de tout ce temps. A midi, l'idée m'était venue de faire du stop, mais ce n'était alors qu'une simple envie, et je ne m'étais pas encore soucié de trouver une auberge, je m'étais dit seulement qu'il aurait été formidable que je sois pris par une voiture. Je m'étais mis à agiter la main au bord de la route en direction de cette voiture qui arrivait en m'efforçant de prendre un air dégagé, mais ni le chauffeur ni la voiture ne m'avaient jeté un regard, et ils étaient passés sous mon nez sans s'arrêter comme des salopards qu'ils étaient. Je m'étais lancé alors à leur poursuite, aussi vite que possible, juste pour m'amuser car je ne m'étais pas encore soucié de trouver une auberge. J'avais couru jusqu'à ce que la voiture ait disparu, puis prenant conscience de ma situation j'avais éclaté de rire. Mais, constatant tout de suite que rire trop fort gênait ma respiration, j'avais arrêté net. Et j'avais repris ma marche, tout excité, en regrettant toutefois de n'avoir pas tenu un gros caillou dans la main qu'à l'instant j'avais agitée d'un air dégagé.

Maintenant, je voulais vraiment faire du stop parce que le crépuscule allait bientôt être là, et que l'auberge était encore dans les limbes. Mais je n'avais pas revu de voiture de tout l'après-midi. La prochaine qui se présenterait, j'étais certain de pouvoir l'arrêter. Je m'allongerais au milieu de la route et, pour sûr, elle serait obligée de freiner en catastrophe au ras de mon oreille. Pourtant, je n'entendais même pas le bruit d'un moteur. Il ne me restait plus qu'à aller voir, c'était bien le cas de le dire.

La route ondulait de sommets en vallées. Les sommets m'attiraient irrésistiblement, je les gravissons en courant comme un dératé dans l'espoir de voir une auberge en contrebas, mais chaque

fois je ne voyais qu'un autre sommet, et dans l'intervalle une concavité déprimante. Malgré tout, je courais quand même au suivant, toujours comme un dératé. C'était le cas en ce moment. Et cette fois je vis, non pas une auberge, mais un camion. Il stationnait tourné dans ma direction sur la route en contrebas. J'aperçus le derrière du chauffeur, dressé vers le ciel, avec au-dessus de lui les reflets pourpres du soleil couchant. Je ne voyais pas sa tête, elle était fourrée sous le capot du véhicule. Soulevé, celui-ci ressemblait à une lèvre retroussée. Sur le camion étaient empilés bien haut de grands paniers en bambou, dont je me dis qu'ils contenaient sûrement des fruits. Bien sûr l'idéal aurait été que ce soient des bananes. Il devait aussi y en avoir dans la cabine du conducteur, et je pensai que je pourrais me servir et en manger dès que j'aurais pris place à bord du camion. Celui-ci allait repartir dans la direction d'où je venais, mais c'était le cadet de mes soucis. Maintenant, ce dont j'avais besoin, c'était d'une auberge, et, à défaut d'auberge, d'un véhicule, or j'en avais un sous les yeux.

Je courus vers lui, tout excité, et dis bonjour au chauffeur :

— Salut.

Il ne semblait pas m'avoir entendu et farfouillait toujours sous le capot.

— Une cigarette ?

C'est alors qu'il fit l'effort de s'arracher à son moteur. Il avança une main noire de cambouis et saisit entre ses doigts la cigarette que je lui tendais. Je m'empressai de lui offrir du feu. Tenant la cigarette entre ses lèvres, il en tira quelques bouffées avant de replonger sa tête sous le capot.

J'étais rassuré : du moment qu'il avait accepté ma cigarette, il devrait me laisser monter dans son camion. J'entrepris de flâner nonchalamment autour

du véhicule, pour identifier le contenu des paniers. Mais comme je ne le voyais pas bien, je me servis de mon nez et sentis un parfum de pomme. Des pommes, me dis-je, ce n'était pas mal non plus.

Peu après, son camion réparé, le chauffeur referma le capot et sauta par terre. Je m'approchai en hâte :

— Je voudrais que tu me prennes en stop.

Je ne m'attendais pas à ce qu'il me repousse de ses mains noires de cambouis et me réponde avec rudesse :

— Dégage !

La colère me laissa sans voix. Il ouvrit tranquillement la portière du camion, s'installa au volant, puis actionna le démarreur. Je savais que, si je laissais passer cette occasion, il ne s'en présenterait plus d'autre. Je savais que, maintenant, je devais risquer le tout pour le tout. Alors je courus jusqu'à l'autre portière, l'ouvris et pris place moi aussi dans la cabine, prêt à en découdre. La première chose que je fis en entrant fut de lui hurler :

— La cigarette que tu as au bec, elle est à moi !

Le camion roulait déjà.

Et voilà que, tout souriant, le chauffeur posa sur moi un regard très amical qui me laissa perplexe.

— Où vas-tu ? me demanda-t-il.

— N'importe où, répondis-je.

— Tu veux des pommes ?

Sa question était aimable. Il me regardait toujours.

— Cette question !

— Va en chercher derrière.

A la vitesse où il conduisait, comment aurais-je osé quitter la cabine pour aller derrière ? Je lui dis donc :

— Laisse tomber.

— Si, vas-y.

Ses yeux étaient toujours posés sur moi.

— Arrête de me regarder, ce n'est pas sur ma figure que tu verras la route, lui dis-je.

Alors il tourna la tête pour regarder devant lui.

Le camion roulait à toute vitesse dans la direction d'où je venais. Confortablement assis sur mon siège, je regardais par la portière et bavardais avec le chauffeur. Maintenant, nous étions devenus amis. Je savais qu'il était établi à son compte comme transporteur, que le camion lui appartenait et les pommes aussi. J'entendis également des pièces de monnaie tinter dans sa poche.

— Où vas-tu ? lui demandai-je.

— Je roule et je verrai bien où j'arrive.

Ces mots, presque ceux d'un frère, sonnèrent doucement à mes oreilles. Je me sentis plus proche de lui. Tout ce que je voyais par la portière devait être familier pour moi, les montagnes et les nuages m'évoquèrent d'autres vieilles connaissances, alors je les appelai par d'autres sobriquets.

Maintenant, je me fichais pas mal de trouver une auberge : le camion, le chauffeur, le siège dans la cabine apaisaient complètement mon esprit. Pas plus que son conducteur, je ne savais où allait ce camion. De toute façon, ce qu'il y aurait plus loin était sans importance pour nous, pourvu que le camion continue à rouler à toute vitesse, nous verrions bien où il nous emmènerait.

Mais celui-ci tomba en panne. Le chauffeur et moi étions devenus les meilleurs amis du monde. J'avais posé ma main sur son épaule et il avait posé la sienne sur la mienne. Il était en train de me parler de ses amours, et c'est au moment où il s'apprêtait à me confier ce qu'il avait ressenti la première fois qu'il avait pris une femme dans ses bras que le camion était tombé en panne. Nous

étions en train de monter une côte quand soudain il cessa de pétarader, pour ne plus bouger, tel un cochon mort. Le chauffeur grimpa donc sur le capot, lui retroussa encore la lèvre supérieure et plongea de nouveau sa tête à l'intérieur. Assis dans la cabine, je me doutais qu'il avait encore le derrière en l'air, mais la lèvre supérieure me bouchait la vue et je ne le voyais pas. En revanche, j'entendais le bruit qu'il faisait en réparant.

Au bout d'un moment, il ressortit sa tête et referma le capot. Ses mains étaient encore plus noires de cambouis et il s'y reprit à deux fois pour les essuyer sur ses vêtements. Puis il sauta à terre et regagna la cabine.

— C'est réparé ? lui demandai-je.

— C'est foutu, plus moyen de réparer, répondit-il.

Après réflexion, je lui demandai encore :

— Qu'est-ce qu'on va faire ?

— On attend de voir, dit-il nonchalamment.

J'étais toujours assis dans le camion sans savoir ce qu'il fallait faire. Je me remis alors à penser à une auberge. A ce moment-là, le soleil allait se coucher et ses reflets pourpres jaillissaient comme de la vapeur. C'est ainsi que l'idée d'une auberge revint s'imposer dans ma tête et enfla progressivement, pour peu après l'envahir complètement. Je n'avais plus de tête, une auberge avait pris sa place.

Pendant ce temps, le chauffeur entreprit d'exécuter, au beau milieu de la route, les mouvements de gymnastique enseignés quotidiennement à la radio. Il les effectua très consciencieusement de bout en bout. Après quoi il se mit à courir en petites foulées autour du camion. Peut-être était-il resté trop longtemps enfermé dans la cabine et avait-il besoin à présent de prendre de l'exercice. A le voir se remuer dehors, je fus à mon tour

incapable de rester plus longtemps assis à ma place, aussi ouvris-je la portière et sautai du camion. Mais je ne fis pas les mouvements de gymnastique enseignés à la radio, pas de jogging non plus. Je pensais à une auberge, toujours à une auberge.

C'est alors que je vis cinq hommes descendre la côte à vélo, chacun avait une palanche fixée à son porte-bagages, à chaque extrémité de laquelle était attaché un grand panier. Je me dis qu'il devait s'agir de paysans du voisinage, et qu'ils rentraient probablement du marché après avoir vendu leurs légumes. Ravi de voir des gens descendre vers nous, j'allai à leur rencontre :

— Salut les gars ! criai-je.

Arrivés devant moi, ils sautèrent de leur vélo. Je m'avançai, tout content, et leur demandai :

— Y a-t-il une auberge dans le coin ?

Au lieu de me répondre, ils me questionnèrent à leur tour :

— Qu'est-ce qu'il y a dans le camion ?

— Des pommes, leur dis-je.

Les cinq hommes se dirigèrent vers le camion en poussant leur vélo. Deux d'entre eux grimpèrent dessus et lancèrent dix paniers de pommes aux trois autres gars restés en bas, lesquels les ouvrirent pour en verser le contenu dans leurs propres paniers. Je restai un temps sans comprendre ce qui arrivait, abasourdi par le spectacle. Quand je compris, je me ruai sur eux pour exiger des explications :

— Qu'est-ce qui vous prend ?

Aucun d'eux ne m'accorda la moindre attention et ils continuèrent à transvaser les pommes. Je m'avançai, saisis le bras d'un des hommes et criai :

— Ils te piquent tes pommes !

Un puissant coup de poing vint alors s'abattre sur mon nez et je fus projeté à quelques mètres

de là. Je me relevai et tâtai mon nez, qui n'était plus attaché à mon visage, mais pendait mollement, et le sang coulait comme les larmes d'un cœur brisé. Mais le temps que je repère le malabar qui m'avait frappé, ils avaient tous les cinq enfourché leurs vélos et filaient déjà.

Le chauffeur, lui, était en train de déambuler lentement, haletant en retroussant ses lèvres pour inspirer de grandes bouffées d'air. Il devait être fatigué d'avoir couru tout à l'heure. Il semblait ignorer complètement ce qui venait de se passer. Je lui criai :

— On t'a volé tes pommes !

Mais lui, sans accorder aucune attention à mes cris, continuait à se promener tranquillement. L'envie me démangeait d'aller lui coller mon poing dans la figure pour que son nez à lui aussi pendouille. Je courus vers lui et vociférai à son oreille :

— On t'a volé tes pommes !

C'est seulement alors qu'il se tourna vers moi et me regarda. Je m'aperçus qu'il avait la mine de plus en plus réjouie, et je me rendis compte qu'il regardait mon nez.

A cet instant, des tas de gens dévalèrent la côte à vélo, avec chacun deux grands paniers attachés à l'arrière. Il y avait parmi eux des enfants. La foule encercla immédiatement le camion. Plusieurs grimperent dessus, et les paniers de pommes furent déchargés dans la plus grande pagaille. Les pommes giclaient des paniers éventrés tel le sang de mon nez. Comme frappé de démence, chacun emplissait son propre panier. En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, tout le chargement du camion s'étalait par terre. C'est alors que des tracteurs descendirent la côte en pétaradant. Ils s'arrêtèrent à leur tour à côté du camion, une bande de grands costauds sautèrent de leurs sièges et

commencèrent à charger les pommes sur leurs engins. Un à un, les paniers vides étaient jetés sur le côté. Des pommes avaient roulé partout, forçant les gens à s'accroupir comme des crapauds pour les ramasser.

C'est à ce moment que, au mépris de ma vie, je me jetai sur eux en les insultant :

— Voleurs !

Une nuée de poings et de pieds m'accueillit, et les coups n'épargnèrent aucune partie de mon corps. Tandis que je prenais appui sur mes bras pour me relever, des enfants me bombardèrent de pommes. Au contact de ma tête, les pommes se brisaient en mille morceaux, mais ma tête resta entière. Juste quand j'allais me précipiter pour corriger les enfants, je reçus un grand coup de pied dans les reins. Je voulus pousser un cri, mais aucun son ne sortit de ma bouche. J'étais tombé assis par terre, incapable de me relever, réduit à regarder la foule faire main basse sur les pommes. Je cherchai des yeux le chauffeur. Le type était debout à bonne distance et riait comme un bossu en me regardant. J'en conclus que le spectacle que je lui donnais maintenant devait être encore plus savoureux que celui de mon nez sanguinolent tout à l'heure.

Je n'avais même plus la force de m'indigner. J'en étais réduit à me servir des mes yeux pour contempler toutes ces choses qui me mettaient au comble de l'indignation. Et ce qui m'indignait le plus, c'était le comportement du chauffeur.

D'autres tracteurs et d'autres vélos descendirent encore la pente et se jetèrent aussi au milieu du désastre. Je constatai qu'il y avait de moins en moins de pommes sur le sol et regardai des gens partir et d'autres arriver. Les retardataires commencèrent à s'attaquer au camion : je les vis démonter les vitres, démonter les roues et arracher les planches.

Dépouillé de ses roues, le camion semblait particulièrement accablé, échoué ventre contre terre. Des enfants allèrent ramasser les paniers qui avaient été jetés par-dessus bord un peu plus tôt. Le terrain était de plus en plus propre et les gens de moins en moins nombreux. Moi, je ne pouvais rien faire d'autre que regarder car je n'avais même plus la force de m'indigner. Assis par terre et incapable de me relever, il ne me restait plus qu'à laisser mes yeux aller et venir sur ce tableau de désolation.

Tout était désert dans les parages maintenant, seul un tracteur stationnait encore à côté du camion échoué. Des types inspectaient tout autour pour voir s'il ne restait pas encore quelque chose à emporter. Après quoi ils grimpèrent un par un sur le tracteur et le mirent en marche.

Je vis alors le chauffeur sauter lui aussi sur le tracteur. Assis à l'arrière, il continuait à me regarder en riant à gorge déployée. Je m'aperçus qu'il avait dans les bras mon sac à dos rouge. Il s'en était emparé. Mon sac à dos contenait mes vêtements et mon argent, ainsi que de la nourriture et des livres. Et il me l'avait volé.

Je vis l'engin monter la côte puis disparaître, mais j'entendais encore le bruit du moteur. Ensuite il n'y eut même plus ce bruit. Le silence s'installa tout à coup alentour et la nuit commença à tomber. J'étais toujours assis par terre, j'avais faim et froid mais je n'avais plus rien maintenant.

Je restai là assis longtemps avant de me relever lentement. Ce fut bien difficile, parce qu'à chaque mouvement tout mon corps me faisait terriblement souffrir, néanmoins j'y parvins quand même. J'allai clopin-clopant jusqu'au camion. Il faisait vraiment peine à voir, échoué là couvert de plaies. Je savais que moi aussi j'étais couvert de plaies.